

CULTURE ARTS

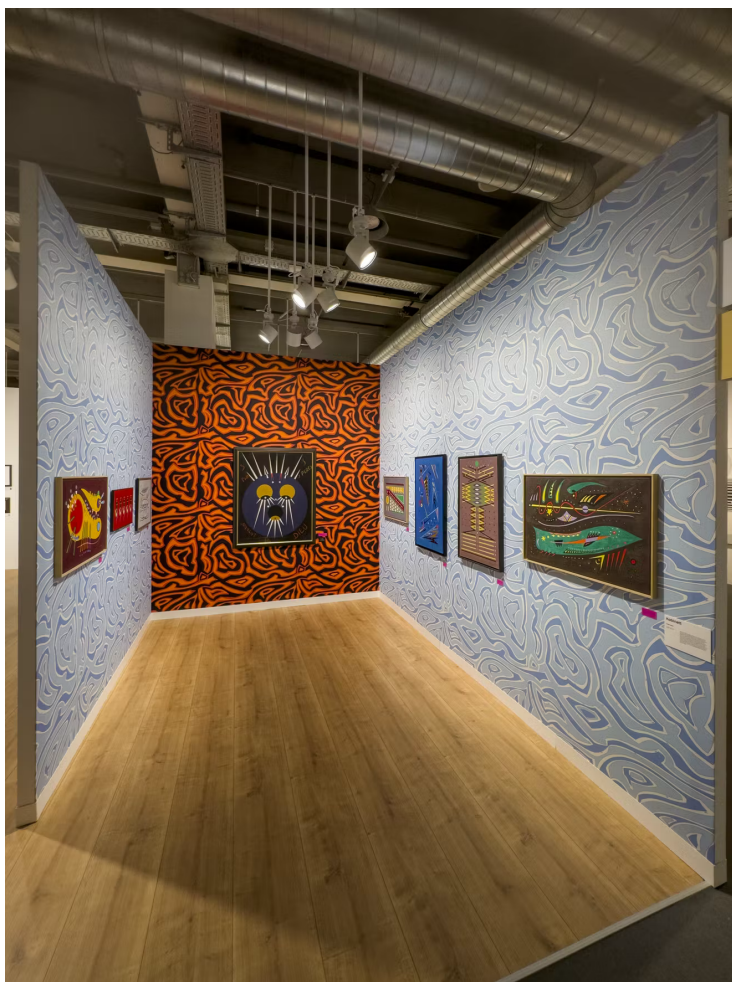
A la foire Art Basel, les acheteurs reviennent à petits pas

Après six mois difficiles, les exposants de la foire d'art helvétique ont globalement tiré leur épingle du jeu sans faire toutefois d'étincelles.

Par Roxana Azimi (Bâle, envoyée spéciale)

Publié aujourd'hui à 06h00, modifié à 10h23 · Lecture 5 min.

Article réservé aux abonnés



Le stand de la galerie 1900-2000, lors de la foire Art Basel, en Suisse, en juin 2026.
GALERIE 1900-2000

Peut-on faire plus VIP que VIP ? Mardi 16 juin, l'espace de quelques heures, les invités dorés sur tranche d'Art Basel ont goûté au privilège absolu. Non pas celui d'économiser les 215 francs suisses (234 euros) de droit d'entrée imposés au commun des mortels pour le vernissage du mercredi. Non, le vrai luxe pour les détenteurs de la carte First Choice de l'édition 2026 consistait à découvrir des œuvres qu'une centaine d'exposants s'étaient engagés à ne pas divulguer par mail avant le coup

d'envoi du salon.

Derrière le logo blanc sur fond noir « Basel Exclusive », les choix sont parfois ultraconvenus. A l'instar des Picasso de toutes périodes, qui n'ont d'exclusif que le nom. Certains ont toutefois sorti du lourd, comme la galerie Pace Di Donna Schrader, qui a proposé en avant-première *La Bouquetière* (1919), un tableau d'Amedeo Modigliani (1884-1920) à 14 millions de dollars (12,2 millions d'euros).

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

Ailleurs, on trouvait des petites pépites comme l'échiquier de poche de Marcel Duchamp, objet précieux et unique aussitôt cédé par la galerie parisienne 1900-2000, habituée aux raretés. « *On voulait que les gens se rendent compte qu'une foire, ce n'est pas qu'un dossier avec des photos envoyées sur un ordinateur* », confie son codirecteur David Fleiss.

L'objectif étant aussi de réinjecter une dose d'adrénaline et un sentiment d'urgence, là où les négociations se concluent en réalité bien en amont, et souvent de haute lutte. Démonstration à la galerie parisienne Le Minotaure, qui a cédé aux premières heures de la foire un bois peint du sculpteur ukrainien Alexandre Archipenko (1887-1964), proposé pour 550 000 euros. Elle l'avait dévoilé six mois plus tôt à Paris, lors d'une exposition de l'artiste. Un collectionneur français avait alors tourné autour, sans se décider. A Bâle, il a fini par craquer. « *C'est la magie des foires, les gens se disent que s'ils ne se décident pas, quelqu'un d'autre va le prendre* », confie, ravi, le marchand Alain Le Gaillard, associé pour l'occasion à la galerie Le Minotaure.

Formats minuscules

Comme toujours, la section Feature sort du lot et captive le public grâce à de magnifiques redécouvertes, principalement féminines. A l'image du travail tout en miniature de l'artiste indigène guatémaltèque Rosa Elena Curruchich (1958-2005). Derrière ces petits tableaux, trop vite étiquetés « art populaire », couve une tragédie : celle d'une femme artiste dans un monde d'hommes qui lui firent payer son talent à coups d'abus. Si elle a choisi ces formats minuscules, c'est pour survivre. Peindre en secret, loin des regards, afin d'assouvir sa passion tout en échappant à la violence masculine.

Autre résurrection, celle de la sculptrice colombienne Feliza Bursztyn (1933-1982), qui mena de front une pratique radicalement expérimentale et des combats politiques la contraignant à l'exil à Paris, où elle mourut prématurément à 48 ans.

C'est précisément dans cette capacité à ramener ainsi des trajectoires oubliées sous les projecteurs contemporains que réside la force d'Art Basel. Mais le salon n'est pas qu'une machine à remonter le temps, c'est une place de marché et un événement mondain taillé pour Instagram. Pour émerger dans ce brouhaha visuel, une pointe de provocation reste souvent le meilleur accélérateur de buzz.

Sur ce terrain, l'artiste italienne Vanessa Beecroft ne déçoit jamais. Son travail, porté dans un premier temps par une réflexion féministe, s'est désormais englué dans une imagerie plus lourdingue que subversive. Pour son dernier film en date exposé par la galerie Lia Rumma dans la section Art Unlimited de la foire, elle a choisi comme protagoniste la sculpturale et provocante Bianca Censori, mariée au rappeur très controversé Kanye West. La présence du couple lors du vernissage d'Art Basel en fait tiquer plus d'un, d'autant plus que le chanteur est loin d'être le bienvenu dans la ville depuis ses publications sur X faisant l'éloge d'Hitler. A tel point que le concert qu'il devait donner à Bâle le 26 juin a finalement été annulé.

Plutôt que de céder à la provocation facile, d'autres exposants ont misé sur l'audace. C'est le cas de la galerie Kaléidoscope, qui a sorti un immense tableau inspiré de la *Ronde de nuit*, de Rembrandt, que l'Espagnol Eduardo Arroyo (1937-2018) a peint à la mort de Franco, en 1975. Ou de la galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois qui a séduit le collectionneur Jean-Claude Gandur avec le grand obélisque faceté de Niki de Saint Phalle ainsi qu'avec une œuvre de Daniel Spoerri, toutes deux destinées à son futur musée prévu à Caen.



« La Ronde de nuit aux gourdins » (1975), d'Eduardo Arroyo. GALERIE KALÉIDOSCOPE/ADAGP, 2026



« Blue Obelisk With Flowers » (1992), de Niki de Saint Phalle. GRAYSC/GALERIE GP & N VALLOIS/NIKI CHARITABLE ART FOUNDATION

Ailleurs, l'ambiance est plus souvent frileuse : la plupart des exposants ont préféré se conformer aux attentes. D'où une édition très sage qui ne restera probablement pas dans les annales.

« Des temps difficiles »

L'enjeu, pourtant, était crucial pour des marchands éprouvés par un premier semestre particulièrement morose. Tout en reconnaissant « *des temps difficiles* », Noah Horowitz, directeur général d'Art Basel, se veut confiant, en soulignant l'arrivée sur le marché de « *beaucoup de nouveaux collectionneurs, notamment des femmes* ». Le rapport Art Basel UBS, publié en mars, présageait d'ailleurs d'un retour à la croissance après deux ans de repli, une dynamique apparemment confirmée en mai à New York par des enchères stratosphériques culminant à 2,5 milliards de dollars.

Ainsi, alors que l'Ukraine s'enlise, que le Liban tremble sous les bombes et que Washington et Téhéran négocient un accord aussi imminent que précaire, le marché de l'art semble à nouveau hermétique aux fracas du monde. « *Les gens se sont restreints un temps, mais la vie reprend son cours* », observe Samia Saouma, directrice de la galerie Max Hetzler. « *La Bourse est dans le vert* », complète Mathieu Paris, directeur de la galerie White Cube, qui a fait feu de tout bois. L'enseigne londonienne a notamment vendu une pièce monumentale de Tracey Emin, *Knowing My Enemy*, pour 1,2 million de livres sterling (1,4 million d'euros) à une nouvelle fondation européenne.

A l'heure du bilan, le soulagement l'emporte. « *On a rarement connu un début de foire aussi bon* », se félicite Marcel Fleiss, codirecteur de la galerie 1900-2000. Un enthousiasme partagé par la galeriste Nathalie Obadia, qui affichait une mine réjouie après avoir vendu 15 œuvres en seulement deux jours, un succès sur lequel elle n'aurait pas parié. « *Nous avons davantage vendu pendant les premières heures que d'habitude, signe d'un appétit plus aiguisé que l'an dernier. Maintenant, il faut laisser décanter* », complétait Jocelyn Wolff, qui présente un merveilleux cabinet consacré à Marcelle Cahn (1895-1981).



« Spatial II » (1969), de Marcelle Cahn. GALERIE JOCELYN WOLFF

Du côté des géants du secteur, le triomphalisme reste de mise. Hauser & Wirth affichait ainsi fièrement près de 65 millions de dollars de ventes dès mardi après-midi. Mais derrière les communiqués qui omettent volontairement de préciser que l'essentiel des transactions s'est joué bien avant l'ouverture, l'enthousiasme reste mesuré. Vétéran de la foire libéré du besoin de briller ou de mentir, le Suédois Claes Nordenhake, qui fête les 50 ans de sa galerie, résume sobrement la réalité du terrain : « *On n'a pas tellement vendu, mais c'est normal, les choses sont plus lentes depuis deux ans.* »

D'autant plus lentes qu'à la conjoncture économique troublée s'ajoute désormais la concurrence d'Art Basel Paris, l'autre fleuron du géant helvétique. A quatre mois d'intervalle, deux foires maison s'affrontent, obligeant les acheteurs du bout du monde à trancher. Les Américains, dont l'absence se faisait cruellement sentir à Bâle, ont massivement choisi Paris, laissant aux Européens et à quelques Asiatiques le soin de peupler les allées. Une situation que la direction générale d'Art Basel tente de minorer.

« *Chaque foire a son identité, il y a moins d'exposants à Paris qu'à Bâle. Art Basel Paris n'a pas affaibli Bâle, elle a contribué à élever l'image de marque globale de Basel* », avance Noah Horowitz, évacuant l'idée d'une guerre fratricide. Mathieu Paris, directeur de White Cube, veut lui aussi encore croire à la suprématie helvétique : « *Paris est une destination, mais le business est ici, à Bâle.* » Reste à savoir pour combien de temps. Car il y a une autre réalité de terrain qui ne trompe pas. « *J'ai fait la moitié de mon chiffre d'affaires de 2025* », grince un taxi bâlois, qui a vu le taux d'occupation des hôtels fondre cette année.

Art Basel, jusqu'au 21 juin, Messeplatz, Bâle (Suisse), www.artbasel.com

Roxana Azimi (Bâle, envoyée spéciale)